

SELGYC

SOCIEDAD ESPAÑOLA
DE LITERATURA GENERAL
Y COMPARADA

Nuevos horizontes de la literatura comparada (Vol. 2)

LITERATURA Y NATURALEZA:
VOCES ECOCRÍTICAS EN POESÍA Y PROSA

EDITORES

Bruno Echauri Galván

Julia Ori



Nuevos horizontes de la literatura comparada (Vol. 2): Ecocrítica, 2021.

ISBN: 978-84-09-27247-1

Comité científico: Laura Arenas García, Daniel Arrieta Domínguez, Isabel Berzal Ayuso, Carlota Cattermole, Elsa del Campo Ramírez, Silvia García Hernández, Guillermo Gómez Sánchez-Ferrer, Alfonso Lombana Sánchez, Montserrat López Mújica y Lorena Silos Ribas

© de la edición: Sociedad Española de Literatura General y Comparada

© de los textos e ilustraciones: sus respectivos autores

Nuevos horizontes de la literatura comparada
(Vol. 2)

**LITERATURA Y NATURALEZA:
VOCES ECOCRÍTICAS EN POESÍA Y PROSA**

EDITORES

Bruno Echauri Galván

Julia Ori



SELGYC

SOCIEDAD ESPAÑOLA
DE LITERATURA GENERAL
Y COMPARADA

Índice

DÁMASO LÓPEZ GARCÍA	
<i>Prefacio: Ecocrítica y hoy</i>	7
AGRADECIMIENTOS	9
BRUNO ECHAURI GALVÁN Y JULIA ORI	
<i>Introducción</i>	11
AXEL GOODBODY	
<i>Cli-Fi beyond the American thriller: Cultural and aesthetic alternatives in climate change fiction since 2010</i>	19
MIGUEL GÓMEZ JIMÉNEZ	
<i>La fábula de Faetón: el valor de un mito frente al cambio climático. Una llamada de atención desde la literatura española</i>	31
CRISTINA SALCEDO GONZÁLEZ	
<i>The Bluest Eye: una lectura ecofeminista del mito de Perséfone</i>	43
MARTHA ASUNCIÓN ALONSO	
<i>De mujeres-junco y mujeres-árbol en la narrativa de Maryse Condé</i>	52
SERGIO MONTALVO MARECA	
<i>Importancia de la naturaleza en la vida y obra de Emilio Prados</i>	61
MARTA GORT PANIELLO	
<i>Sembrando palabras y escribiendo jardines: el simbolismo de la naturaleza en los cuentos de Rodoreda y Munro</i>	75
LAURA MARTÍN MORALES	
<i>Naturaleza corporizada: una visión comparativa del cuerpo y la naturaleza en Gabriela Mistral y Kathleen Raine</i>	84
MÓNICA FERNÁNDEZ JIMÉNEZ	
<i>América de T.C. Boyle, ¿una novela fronteriza?: un estudio comparativo</i>	98
JUAN ZHANG	
<i>Civilización o naturaleza: la existencia humana en Canaima</i>	108
MANUEL RODRÍGUEZ AVÍS	
<i>Un jardín de Tennyson: consideraciones en torno a la proyección identitaria sobre el mundo vegetal en El cuento de la criada, de Margaret Atwood. Una lectura ecocrítica</i>	116
EMA GALIFI	
<i>Quels fondements (géo)poétiques de l'écologie ?</i>	124
ANA BELÉN SOTO	
<i>Figures aquatiques dans le projet scriptural d'Aliona Gloukhova, un exemple de xénographies francophones</i>	137
NÚRIA VOUILLAMOZ PAJARO	
<i>Ecocrítica y Literatura Infantil y Juvenil. La naturaleza en el álbum ilustrado</i>	146
RAYMONDA NODIS	
<i>Una mirada ecocrítica en la literatura infantil y juvenil: El valor del agua de Julio Llamazares y Le révolté de Savines de Alain Surget</i>	158
AUTORES	165

Figures aquatiques dans le projet scriptural d'Aliona Gloukhova, un exemple de xénographies francophones¹

ANA BELÉN SOTO

Universidad Autónoma de Madrid

anabelen.soto@uam.es

Resumé

Dans l'analyse ici présentée, nous nous proposons d'étudier l'apport littéraire d'Aliona Gloukhova dans son premier roman intitulé *Dans l'eau je suis chez moi*. Il s'agit d'une aventure romanesque où l'auteure expose avec maîtrise le besoin d'un dialogue entre l'homme et la nature. Le fil conducteur de cette réflexion s'avère être l'eau, un élément devenu l'ancrage identitaire d'un personnage qui a besoin d'échapper au poids exercé par l'espace urbain. La mer devient ainsi un espace métaphorique qui permet d'analyser un exemple paradigmatique de la nouvelle géopoétique qui se dessine dans les xénographies francophones.

MOTS CLÉS : écriture au féminin, xénographies francophones, écocritique, écopoétique, totalitarisme.

Abstract

The present paper seeks to analyze the literary contribution of Aliona Gloukhova in *Dans l'eau je suis chez moi*, in which the author showcases the need for a dialogue between men and nature. The main thread of this reflection is the water that, right from the title, becomes the identity anchor of a character that needs to escape the weight exerted by urban construction. The sea thus becomes a metaphorical space that allows analyzing a paradigmatic example of the new geopoetics that is carved in the field of Francophone xenographs.

KEY WORDS: Women's writing, Francophone xenographs, ecocriticism, eco poetic, totalitarianism.

1. Introduction

Nombreuses sont les manifestations qui se font écho de la menace écologique en vue et la mosaïque littéraire n'échappe pas aux questionnements sur la biosphère. C'est ainsi qu'une école de critique littéraire est née aux États-Unis dans les dernières décennies du XX^e siècle sous le nom d'écocritique. Mais,

Qu'est ce que l'écocritique ? [pourrions-nous nous demander.] Dit simplement, l'écocritique est l'étude du rapport entre la littérature et l'environnement naturel. Tout comme la critique féministe examine le langage et la littérature d'une perspective consciente du genre [gender], tout comme la critique marxiste apporte une conscience des rapports de classe et des modes de production à sa lecture des textes, l'écocritique amène une approche centrée sur la Terre aux études littéraires (Gloukhova cité par Blanc/ Chartier / Pughe 2008 : 18).

¹ Ce travail s'inscrit dans le cadre des objectifs du projet de recherche I+D+i du « Ministerio de Ciencia e Innovación » (référence : PID2019-104520GB-I00).

¹ Ce travail s'inscrit dans le cadre des objectifs du projet de recherche I+D+i du « Ministerio de Ciencia e Innovación » (référence: PID2019-104520GB-I00).

L'écocritique prône de ce fait l'apport des thématiques intrinsèques à la nature dans le domaine littéraire pour mettre en exergue l'intérêt d'imbriquer "el uso de conceptos ecológicos a las composiciones literarias, y entender que el espacio natural no es ni un simple tópico ni un decorado de fondo sobre el que se articula por ejemplo una novela" (Campos-F.-Fígares / García-Rivera 2017 : 96). La nature devient, par conséquent, un élément de réflexion qui permet d'éveiller une sensibilité autre sur les rapports que l'homme entretient avec elle et de penser autrement "los conflictos propios de [la] sociedad posmoderna, que debe plantearse temas como la justicia ambiental o las lacras de un consumismo depredador de la naturaleza" (Campos-F.-Fígares / García-Rivera 2017 : 98). Les analyses écocritiques se focalisent, par conséquent, sur les figures de la nature qui innervent les romans.

À ce stade de la réflexion il convient de signaler que, même si le terme d'écocritique a été inventé sur le continent américain en 1978 par William Rueckert (Buell 1995 : 136), le panorama littéraire français et francophone présente une perspective environnementale quelque peu différente. C'est dans ce contexte que Pierre Schoentjes se penche sur "l'éveil d'une conscience environnementale dans la littérature hexagonale au lendemain de la Seconde Guerre mondiale" (Defraeye / Lepage 2019 : 7) dans son ouvrage *Ce qui a lieu. Essai d'écopoétique* (2015). Il s'agit, en effet, d'une perspective proche des études écocritiques, mais ayant des caractéristiques inhérentes aux contextes en langue française. D'après Julian Defraeye et Élise Lepage (2019 : 9),

Plusieurs facteurs peuvent expliquer ces divergences d'approches. D'une part, l'écocritique s'est développée aux États-Unis et au Canada en puisant aux racines du mythe de l'exploration et la colonisation du continent, mais aussi plus récemment dans la redécouverte et la valorisation des savoirs autochtones – substrats qui sont évidemment absents du côté français. D'autre part, l'écocritique nord-américaine ne craint pas un certain degré de politisation, faisant place à certaines revendications ou dénonciations. Cette observation pourrait s'expliquer par un lointain héritage du *nature writing* américain qui, par sa forme proche de l'essai, permet de façon plus explicite la formulation d'une prise de position.

L'écopoétique, en revanche et d'après Schoentjes (2016 : 87) "met plus volontiers en avant son souci de la forme et de l'écriture que ne le fait l'écocritique : celle-ci assume en effet ouvertement un parti pris politique, ancré dans un contexte anglo-saxon, voir américain". En effet, en l'absence d'une tradition de *nature writing* suivant les modèles étatsuniens, le panorama français et francophone propose une lecture différente de l'environnement naturel. Il convient de signaler en outre que "la conscience de la responsabilité de l'homme concernant l'environnement se traduit par des choix éthiques, politiques et esthétiques qui varient de manière importante selon que l'on considère la France métropolitaine ou les différents espaces de la francophonie" (Romestaing / Schoentjes / Simon 2015 : 2).

C'est alors dans ce contexte, et compte tenu des caractéristiques propres à la littérature en langue française, que le chercheur belge se penche sur la perspective écopoéticienne et se propose de "mettre en avant le monde naturel et la volonté de rapprocher la littérature d'une expérience concrète" (Schoentjes 2015 : 28). L'auteur présente ainsi un cheminement autour de six catégories : les promenades, les fictions, les témoignages de solitude de la nature, les voyages et l'aventure, les récits d'expériences pastorales et les essais d'écrivains sur les rapports homme-nature. Il s'agit, cependant, d'un guide et non pas d'une grille d'évaluation que l'auteur présente lors de l'analyse des romans contemporains.

L'écopoétique se focalise ainsi sur la manière dont la littérature se fait écho des rapports concrets de notre existence quotidienne avec la nature. Cette perspective permet alors de se pencher non pas sur l'aspect militant des textes, mais sur l'édifice romanesque bâti sur des piliers esthétiques et poétiques. Pour Schoentjes (2016 : 87) :

Compte tenu de la production littéraire contemporaine, l'écopoétique privilégie volontiers l'univers romanesque, pour n'aborder que latéralement les autres genres. Ce choix est sans doute discutable mais il correspond à l'activité éditoriale actuelle : comme il touche le plus grand nombre de lecteurs, le roman est incontestablement central de nos jours.

Appliquée à cette littérature en train de se faire, l'écopoétique cherche à cerner comment l'imaginaire contribue à façonner un nouveau rapport à la nature et à l'environnement, dans un monde où la prise de conscience écologique est devenue centrale.

Suivant cette perspective d'analyse, nous tenions à esquisser l'importance accordée aux éléments naturels, et plus précisément à l'élément aquatique, au sein de l'édifice narratif d'Aliona Gloukhova. Son premier roman, *Dans l'eau je suis chez moi*, publié en 2018 aux Éditions Verticales, met en musique le besoin de se ressourcer dans la nature pour s'évader du poids de la ville et, par conséquent, de ce qu'elle représente. Le roman s'articule autour de la disparition de la figure paternelle lors d'une tempête en haute mer. Le père de la protagoniste avait besoin de plonger dans l'eau pour se retrouver à l'aise et se sentir à l'abri, même si cela lui coûtera la vie. La nature s'érige ainsi en havre de paix alors que la ville angoisse, emprisonne et rend malade.

Divisée en 13 chapitres d'extension inégale, cette esquisse autofictionnelle (Soto 2019) s'articule autour d'un espace transfrontalier qui interpose la ville à la mer, les figures urbaines aux figures aquatiques. L'eau devient alors dans le roman gloukhovaien un *foyer* éloigné de la conception topographique traditionnelle. La sensibilité au monde aquatique et à l'environnement se présente également dans le deuxième roman d'Aliona Gloukhova. Intitulé *De l'autre côté de la peau* et publié en 2020 aux éditions Verticales, cette deuxième aventure romanesque porte un regard attentif sur la manière dont l'homme vit sa relation avec le monde naturel. Nous pouvons affirmer, par conséquent, que le projet scriptural gloukhovaien met en lumière une réflexion double où le lecteur observe, d'une part, le désir d'inscrire une histoire individuelle dans l'Histoire collective et, d'autre part, le rapport que ses personnages entretiennent avec l'élément aquatique.

C'est dans ce contexte que nous nous permettons d'ébaucher dans un premier temps le parcours *biolittéraire* de l'auteure dans l'espace de création littéraire francophone. Inscrite dans l'archipel de création littéraire des *xénographies francophones dans l'Europe d'aujourd'hui* (Alfaro / Sawas / Soto 2020), Aliona Gloukhova fait vivre la nature dans le corps des textes suivant la perspective écopoéticienne, ce qui nous autorise à nous attarder par la suite sur l'analyse des figures aquatiques dans le projet scriptural gloukhovaien. Le résultat de cette étude critique nous permettra de mieux appréhender un travail d'écriture qui participe activement des débats de notre époque.

2. Aliona Gloukhova, esquisse biolittéraire

Née à Minsk en 1984, Aliona Gloukhova s'est installée en France après avoir poursuivi un parcours académique entre Saint-Petersbourg, Madrid et Lisbonne. Dans un premier temps elle s'installe à Poitiers, puis à Paris où elle obtient le diplôme de Master en création littéraire de l'Université de Paris VIII-Vincennes-Saint-Denis. La langue française n'est donc pas la langue maternelle de cette romancière en herbe qui admet avoir dû travailler son "bégaiement linguistique" (Chouaki 2018 : en ligne) lors de son aventure littéraire. Le résultat de ces premiers pas romanesques n'est autre qu'un roman où l'auteure explore les voies de l'autofiction à travers la construction identitaire d'Alionouska, son personnage homonyme, avec qui elle partage un événement biographique marquant : la perte de la figure paternelle à l'âge de 11 ans. L'absence de la figure paternelle devient ainsi le fil conducteur d'un roman qui s'articule autour des souvenirs d'une jeune fille qui devient adulte. Il s'agit d'un parcours initiatique qui embrasse avec pertinence la souffrance de l'absence, les hypothèses d'un possible retour et l'ancrage historique dans les dernières décennies du XX^e siècle dans sa Biélorussie natale.

Toujours situé dans cette Europe que nous appelions de l'Est, le second roman gloukhovaien poursuit la réflexion autour de la disparition d'un être cher dans l'univers marin. En outre, il s'agit d'un texte qui met en musique une réflexion métalittéraire double. D'une part, le lecteur découvre Ana, une jeune femme d'origine portugaise qui consacre sa thèse doctorale à l'analyse de la production littéraire de Guennadi Gor lors du siège de Léningrade. Littérature et Histoire deviennent ainsi l'objet d'étude dans l'aventure romanesque. D'autre part, l'auteure se sert de la technique de la mise en abyme pour faire entrer dans le roman la figure de la narratrice, et ce à travers la lecture du journal intime d'Ana. La narratrice, alter ego fictionnel de l'auteure, s'approche de plus en plus du vécu de la jeune chercheuse au point de s'y refléter tel Narcisse dans l'eau. C'est par ailleurs dans ce contexte, qu'Anthony Dufraisse (2020 : en ligne) affirme :

En se glissant dans la peau de cette jeune femme qui l'a précédée dans la découverte de Guennadi Gor, la narratrice porte-voix d'Aliona Gloukhova analyse avec poésie, et avec une sensibilité exacerbée, ses sentiments et ses émotions. Et nous invite à une profonde réflexion sur la notion d'appartenance (à soi et au monde). [...] La langue à l'œuvre n'est-elle pas, au fond, un itinéraire de soi vers le monde ou du monde à travers soi ?

Aliona Gloukhova fait, par conséquent, partie d'un ensemble d'intellectuels qui, venant de cette Europe autrefois appelée de l'Est, dessinent une nouvelle réalité sociale qui traverse les frontières géopolitiques pour exprimer le monde dans une langue étrangère aux expériences vécues. L'expression française de cette réalité *autre* explore des enjeux représentatifs dans l'objectif d'assurer une transmission réussie. Ces intellectuels s'adressent, par conséquent, à un grand public, francophone ou francophile, ne connaissant la réalité dont ces écrits témoignent qu'à travers le prisme du regard étranger. Désormais, ces écrivains venus de cette autre partie de l'Europe, prennent leurs plumes pour parler d'une expérience vécue à la première personne et sublimée par l'écriture. C'est pourquoi nous pouvons affirmer que leurs écrits témoignent d'une expérience marquée par les totalitarismes et la quête de liberté.

Les littératures francophones européennes tissent dès lors une multiplicité de regards sur la mosaïque soviétique, même si la langue française n'est pas une langue dominante dans ces pays d'antan satellites de l'URSS. D'après Joanna Nowicki et Catherine Mayaux (2012 : 9) "bien d'écrivains et intellectuels venus de ces pays [se] sont nourris [de la langue française], sont redevables des apports de la culture française à leur propre culture et création et ont enrichi celle-ci en retour dans un travail d'échanges mal connu ou reconnu". Dans ce contexte, nous pouvons affirmer que le choix langagier est profondément lié à la triade : liberté, égalité et fraternité.

Ce corpus d'écrivains se trouve alors dans une situation de déracinement où la langue devient le moyen d'expression essentiel d'une identité déterritorialisée qui se forge à travers les regards croisés de l'identité d'origine et de l'identité d'accueil. Ces écrivains relégués au statut d'écrivains étrangers par cette double appartenance (Molina Romero 2016 : 109), peuvent être considérés comme des auteurs français pour certains spécialistes. C'est le cas, par exemple, d'Albéna Dimitrova (Sofia, 1964-) qui est considérée une "auteure française [parce que] sa création littéraire et ses qualités de médiatrice de l'activité artistique sont inhérentes à l'usage du français comme langue privilégiée d'expression. Sa bulgarité lui offre, pourtant, une ouverture d'esprit génératrice de création" (Enderlein / Mihova 2013 : 178).

Pour clore cette ébauche *biolittéraire* d'Aliona Gloukhova, nous pouvons affirmer que, appartenant aux *xénographies francophones dans l'Europe d'aujourd'hui* (Alfaro / Sawas / Soto 2020), Aliona Gloukhova contribue à tracer une nouvelle *géo-poétique* dans le panorama littéraire actuel. Nous assistons, en effet,

À la construction d'un champ littéraire transnational en Europe où le lecteur se transforme en spectateur d'une géo-géographie singulière de l'histoire de l'Europe. Nous

constatons de même une transformation des genres traditionnels, des thèmes et de la texture linguistique où l'autofiction dessine la *carte de l'existence*. Le narrateur, d'après Milan Kundera, "n'est ni un historien, ni un prophète mais un explorateur de l'existence" (Alfaro 2013-2014 : 1260).

3. *L'élément aquatique*

Aliona Gloukhova présente en outre dans ses textes un regard porté sur la nature, et plus précisément sur l'élément aquatique, tel que nous l'avons ébauché auparavant. L'univers aquatique s'érige, par conséquent, en enjeu phare dans son projet scriptural. Le lecteur se trouve, en effet, exposé à ce questionnement dès sa première approche à un roman intitulé *Dans l'eau je suis chez moi*. L'élément aquatique se situe ainsi au cœur d'un récit conçu dans un contexte géographique situé au milieu du continent européen et, par conséquent, n'ayant pas d'accès direct à la mer. Il est intéressant d'observer l'importance accordée à cet élément qui, tout en étant dans l'imaginaire collectif comme le berceau de la vie, est associé à des représentations les plus diverses selon que l'on se situe dans une perspective langagière ou dans une autre. L'énonciation de l'élément aquatique comme un lieu douillet où l'on se sent à l'aise et confortable, rompt avec la représentation inquiétante de l'eau "comme une source de danger, ce danger étant lié à ses profondeurs inconnues et sa force invincible" (Vérézubova 2017 : 258). De toute évidence, ce titre construit une atmosphère inquiétante qui interpelle le lecteur dès la couverture. C'est dans ce contexte que nous pouvons affirmer que l'eau représente une frontière à traverser qui oscille entre l'imaginaire occidental et oriental, entre ce miroir où se reflète Narcisse et ce lieu qui loge des monstres et d'autres créatures fantastiques et malveillantes. Il est intéressant d'observer comment dans la culture slave, "la surface de l'eau représente une sorte de passage entre le monde réel et le monde inconnu qui ne laisse pas de trace" (Vérézubova 2017 : 259). La mer est également représentée dans la culture slave "comme un être sévère, tout puissant et, surtout, libre, rebelle, qui agit à sa guise" (Vérézubova 2017 : 259). Le lecteur se voit ainsi tout de suite pris par le jeu transfrontalier où une auteure que l'on peut situer géographiquement dans cette Europe que l'on appelait de l'Est écrit en langue française sur un élément qui se présente "sous les aspects les plus variés dans des cultures différentes" (Vérézubova 2017 : 258) mais qui représente, tout de même, son foyer. La poétique de ce titre, qui s'avérera être l'un des noyaux romanesques, attire alors le lecteur dans une lecture qui commence le premier jour de vacances d'une famille qui part dans une "Zaporozhets, une voiture orange, moche, bossue, qui fait beaucoup de bruit" (Gloukhova 2018 : 11).

Lenka, comme elle se fait appeler par son père dans la fiction, se présente comme un pingouin qui "dandine en marchant, et [qui] dans l'eau - [...] se sen[t] en confiance" (Gloukhova 2018 : 13) ; son père, quant à lui, "il est un dauphin" (Gloukhova 2018 : 12). L'eau devient ainsi un élément libérateur où le réel se transforme en fiction. Le zoomorphisme sciemment présenté dans le premier chapitre met en exergue le caractère fantastique de cette histoire et fait un clin d'œil à la littérature médiévale où les bêtes parlaient pour dire à l'homme ce qu'il avait besoin d'entendre. L'image du dauphin revient à la fin de ce premier chapitre sous forme de dessin : "une calanque, une tempête en pleine mer, un bateau disloqué, un homme s'accroche à un bout de bois flottant à la surface de l'eau. Sur la dernière page du cahier mon père a dessiné un dauphin" (Gloukhova 2018 : 21). Il s'agit d'une mise en abyme.

L'auteure présente le fil conducteur de l'édifice narratif – à savoir la disparition de son père – sous forme de jeu transfrontalier où le lecteur ne pourra s'y retrouver qu'une fois partie remise, au chapitre 13. En effet, le roman se termine sur l'histoire de cet homme

Qui voulait être un dauphin, il avait un cœur qui battait pour deux : pour un homme et pour un dauphin. Il y avait un dauphin qui était homme par erreur, quelqu'un s'était trompé, il avait le corps d'un homme, ça arrive. Il lui fallait apprendre à marcher tout

droit, réadapter ses poumons, ses tout petits poumons qui se pliaient et se déplaient tout le temps. Il avait en lui une chair d'argile, une chair sanguine, il avait en lui de l'eau de mer salée.

Aller au travail, marcher verticalement, être une ligne droite dans une ville poussiéreuse, c'était difficile. Avoir un poste, être enfermé et ne pas nager étouffent le dauphin en lui. Il n'arrivait pas à vivre comme les hommes, à avoir une famille et un métier, à dormir dans un lit étouffant et blanc, dur et sec, à être assis, courber ses nageoires et sa queue, c'était inconfortable.

[...] Un jour il décide de traverser la mer. Il prend un bus jusqu'à Istanbul, il construit un voilier et il part. Une nuit, une tempête éclate. Il saute dans l'eau mais ce n'est pas pour se sauver. Ce n'est pas pour sauver l'humain en lui, c'est pour libérer le dauphin (Gloukhova 2018 : 116).

L'eau devient alors le symbole d'un voyage initiatique pour le père comme pour la fille. Gloukhov et Alionouska s'embrasseront sous cette eau salée qui noie l'homme mais qui libère le dauphin. Autrement dit, l'eau devient la frontière où l'homme, vivant sous le joug des totalitarismes, se retrouve soudain avec le choix soit de retrouver sa liberté soit de continuer à vivre comme "un citoyen gris d'un État gris" (Gloukhova 2018 : 26) où faute d'être affilié au Parti communiste "obtenir [un] passeport et se rendre dans un pays du bloc de l'Est était compliqué [mais plus encore,] se retrouver de l'autre côté du rideau de fer était inimaginable" (Gloukhova 2018 : 84). C'est dans ce contexte qu'il est parti à Istanbul pour faire le tour du monde en voilier, un voyage où il disparaîtra à tout jamais.

Loin de la tristesse qui pourrait évoquer la perte d'un être cher, nous pouvons lire dans le texte un certain soulagement car "là-bas [à Istanbul], juste avant de disparaître, il se sentait plus heureux qu'avec nous et ce n'est pas parce qu'il ne nous aimait pas qu'il est parti, mais parce que tout était compliqué" (Gloukhova 2018 : 14). Gloukhov était un homme qui avait envie d'ailleurs, de traverser les frontières de sa Biélorussie natale pour découvrir d'autres cultures, d'aller en Inde, de se laisser emporter par le rythme des eaux qui ne s'arrêtent jamais. Son histoire s'est cependant terminée en drame. Son corps n'a jamais été retrouvé. Et, ce sera peut-être cette absence du corps sur lequel pleurer qui fera errer, tout le long des pages, l'espoir qu'il revienne un jour.

L'élément aquatique s'érige ainsi en symbole de liberté, alors que la ville conforme la topographie de l'emprise totalitaire sur le sujet. C'est ainsi que tout en célébrant la beauté de l'élément aquatique, Aliona Gloukhova interroge la frontière tenue entre l'homme, vivant sous le joug totalitaire, et la nature, symbole de liberté. L'écosystème aquatique et l'identification zoomorphe permettent de créer une nouvelle cartographie des sujets qui présentent non seulement le besoin de communier avec la nature, mais aussi de la préserver. C'est, en effet, à travers ces deux personnages que l'auteure aborde la force de la nature sauvage et met l'accent sur le fil aquatique.

L'auteure propose ainsi une issue possible et paisible au parcours vital d'un personnage atteint de dipsomanie, cette maladie culturelle qui se répand par contagion dans la ville de Minsk (Gloukhova 2018 : 15). Si l'ivresse, la tristesse et le découragement décrivent les effets que les modèles urbains reproduisent sur une population qui doit "boire pour trouver du courage" (Gloukhova 2018 : 74), l'élément aquatique représente une autre manière de vivre. L'auteure ébauche ainsi les traits d'un personnage qui nous invite à repenser l'appartenance et la coexistence entre l'homme et la nature, entre l'homme et le milieu qu'il habite.

La rhétorique de la nature permet alors de faire réfléchir le lecteur sur les émotions et les sensations que l'homme peut éprouver dans un milieu naturel. Le regard ainsi porté sur la nature pose les jalons d'une poétique soucieuse du développement durable. Si dans l'ouvrage ici analysé cette approche se fait d'une manière allégorique et même métaphorique, dans le second roman gloukhovaien l'emprise environnementale est exposée explicitement à trois reprises :

Aujourd’hui j’ai lu : il ne reste pas plus de trente ans à notre planète, à la suite de la fonte des glaciers et de la dilatation thermique des océans, l’eau va monter de plus de 3 mètres avant la fin du siècle. Les villes situées sur les côtes seront détruites, 600 millions de personnes vont se retrouver sous l’eau (Gloukhova 2020 : 95).

[...] Hier, aux actualités, j’ai entendu un reportage sur les cinquante-deux ours reprérés au village de Belushya Guba, le centre administratif de Novaya Zemlya, vers l’océan Arctique. Les glaces fondent, les ours cherchent à manger ailleurs (Gloukhova 2020 : 106).

[...] Aujourd’hui, j’ai lu dans un journal pourquoi il y avait autant de baleines qui s’échouent sur les plages d’Australie. Elles y viennent par dizaines et se jettent sur le sable. *Les baleines sont effrayées*, a écrit le journaliste et j’ai essayé de me mettre à la place de ces grands corps mouillés et tremblants (Gloukhova 2020 : 126).

Nous pouvons affirmer, par conséquent, que le style poétique d’Aliona Gloukhova devient de plus en plus explicite en matière environnementale au cours de son projet scriptural. La mise en récit des problématiques liées à la vie aquatique permet de mettre l’accent sur les rapports existant entre l’homme et la nature. C’est dans ce contexte que nous pouvons affirmer que le projet scriptural d’Aliona Gloukhova s’inscrit dans les initiatives qui mettent en lumière les besoins spécifiques des écosystèmes marins. L’auteure s’érige ainsi en virtuose de la langue pour transmettre l’engagement en matière de biodiversité océanique d’une manière poétique et non militante à travers une histoire qui imbrique plusieurs axes thématiques.

4. Conclusion

Tout en s’interrogeant sur le rapport existant entre l’homme et l’élément aquatique, Aliona Gloukhova fait partie de ces écrivains qui ne peuvent pas faire fi des questionnements environnementaux de notre époque. L’étude suivant la perspective écopoétique de son ouvrage met ainsi en exergue les enjeux phares d’un corpus de textes qui, à travers l’invention d’histoires, peuvent garantir une nécessaire prise de conscience au niveau environnemental. La symbolique libératrice de l’univers marin exposée dans le projet scriptural gloukhovaien permet, en outre, de mettre l’accent sur la réalité environnante des milieux aquatiques et la responsabilité, individuelle et collective, pour freiner les conséquences des conduites menaçantes dans le milieu naturel.

Les propos d’Alain Romestaing, Pierre Schoentjes et Anne Simon (2015 : 5) à cet égard sont fort intéressants. Ils affirment que même “s’il serait présomptueux de penser que [la littérature] préservera l’humanité des dangers liés à la dégradation de l’environnement naturel. Par contre, le roman peut explorer les futurs possibles, donner une valeur à des lieux qui sans lui passeraient inaperçus” par exemple. En effet, d’après Pierre Schoentjes (2016 : 88) c’est grâce à l’apport de Paul Cézanne en matière paysagistique que la montagne Sainte-Victoire n’est plus considérée “par les Provençaux comme un endroit inhospitalier et sans attrait”. De ce fait, il affirme que “ce que la peinture a fait à Aix, la littérature pourrait le faire pour les pôles, menacés par le réchauffement climatique et l’exploitation pétrolière” (Schoentjes 2016 : 88). Il s’agit, de ce fait, de parler et de faire parler des questionnements de notre époque ainsi que de la palette sensorielle qui dépeint la manière d’habiter le monde.

Pour terminer, nous tenions à mettre en avant un deuxième axe thématique qui pourrait être exploré du point de vue des Objectifs du Développement Durable : la mise en récit d’un ensemble de personnages féminins. C’est en interrogeant l’apport fictionnel de femmes écrivains qu’Aliona Gloukhova contribue également à mettre l’accent sur le cinquième Objectif de Développement Durable qui est “spécifiquement dédié à l’autonomisation des filles et des femmes. Il concerne l’égalité entre les sexes et vise à mettre fin à toutes les formes de discriminations et de violences contre les femmes et les filles dans le monde entier” (Nations unies, 2020 : en

ligne). La littérature présente ainsi des modèles féminins qui, loin des stéréotypes, s'érigent en protagonistes de leurs propres histoires.

Nous sommes, en effet, face à la confection d'un portrait individuel qui fait partie de ce groupement de témoignages au féminin. Le panorama littéraire francophone actuel s'érige en porte-parole de ces écrits autrefois rangés aux oubliettes parce qu'ils avaient été écrits par des femmes mais qui présentent aujourd'hui un horizon littéraire riche en perspectives féminines. «Les luttes féministes en Occident (droit de vote, changement des mentalités, accès à l'enseignement) sont pourtant loin d'avoir réussi à obtenir l'égalité des sexes» (Juan Oliva / Romera Pintor / Boixareu Vilaplana 2016 : 469), c'est pourquoi nous devons parler et faire parler ces écrivaines qui enrichissent l'archipel littéraire et, par conséquent, la manière de voir, de comprendre et d'appréhender le monde.

Bibliographie

- ALBERT, Ch., *L'immigration dans le roman francophone contemporain*. Paris : Karthala 2005.
- ALFARO, M., «La construction d'un espace géo-poétique francophone en Europe : l'expérience totalitaire et la représentation de l'exil», *Revista portuguesa de Literatura Comparada* 17-18:2 (2013-2014), 1243-1260.
- ALFARO, M. / SAWAS, S. / A-B. SOTO, *Xéno-graphies francophones dans l'Europe d'aujourd'hui*. Bruxelles : Peter Lang 2020.
- BLANC, N. / CHARTIER, D. / T. PUGHE, «Littérature & écologie : vers une écopoétique», *Presses de Sciences Po, Écologie & politique* 36 (2008), 15-18. URL : <https://www.cairn.info/revue-ecologie-et-politique1-2008-2-page-15.htm> [Consulté le 14-VIII-2020].
- BUELL, L., *The environmental imagination : Thoreau, nature writing, and the formation of american culture*. Cambridge : Harvard University Press 1995.
- CAMPOS-F.-FÍGARES, M. / G. GARCÍA-RIVERA, «Aproximación a la ecocrítica y la ecoliteratura: literatura juvenil clásica e imaginarios del agua», *Ocnos, Revista de Estudios sobre lectura* 16 (2017), 95-106.
- CHOUAKI, Y., «Aliona Gloukhova», *En sol majeur* (2018). URL : <http://www.rfi.fr/emission/20180414-aliona-gloukhova> [Consulté le 14-VIII-2020].
- DEFRAEYE, J. / E. LEPAGE, «Approches écopoétiques des littératures française et québécoise de l'extrême contempora-in», *Études littéraires* 48:3 (2019), 7-18. Disponible sur <https://www.erudit.org/fr/revues/etudlitt/2019-v48-n3-etudlitt04741/1061856ar.pdf> [Consulté le 14-VIII-2020].
- DUFRAISSE, A., «À fleur de peau. Enquête mémorielle aux lignes fuyantes, le deuxième roman d'Aliona Gloukhova est une profonde réflexion sur la notion d'appartenance», *La matricule des anges* 214, 27-VI-2020.
- ENDERLEIN, É. / L. MIHOVA, *Écrire ailleurs au féminin dans le monde slave au XX^e siècle*. Paris : L'Harmattan 2013.
- GLOUKHOVA, A., *Dans l'eau je suis chez moi*. Paris : Verticales 2018.
- GLOUKHOVA, A., *De l'autre côté de la peau*. Paris : Verticales 2020.
- GLOUKHOVA, A. / E. GUEORGUEVA, *Théorie du bortsch* (2018). URL : <https://www.youtube.com/watch?v=5R7Z6QF5ngs> [Consulté le 14-VIII-2020].
- JUAN OLIVA, E. / ROMERA PINTOR, A-M. / M. BOIXAREU VILAPLANA, *Figures féminines de l'histoire occidentale dans la littérature française*. Paris : Honoré Champion 2016.
- MOLINA ROMERO, M^a C., «Être étranger en littérature. Les écrivains franco-espagnols», in: Santos, A. / J. Domingues de Almeida (orgs.) : *Variations sur l'Étranger*. Porto: FLUP-Universidade do Porto 2013, 106-115.
- MUÑOZ CARROBLES, D., *Lenguas y culturas en contacto en contexto urbano : el caso de la comunidad rumana de Madrid*.

- Madrid : Tesis doctoral dirigida por Eugenia Popeanga Chelaru y Camen Mejía Ruiz 2012. URL : <https://eprints.ucm.es/18102/1/T34230.pdf> [Consulté le 14-VIII-2020].
- NATIONS UNIES, «Résolution adoptée par l'Assemblée générale le 25 septembre 2015» in *A7RES770/1**, Soixante-dixième session, Points 15 et 116 de l'ordre du jour, 2015, 1-38. URL : https://www.un.org/ga/search/view_doc.asp?symbol=A/RES/70/1&Lang=F [Consulté le 27-XII-2019].
- NATIONS UNIES, *L'Agenda 2030 en France. Objectifs de Développement Durable 2020*. URL : <https://www.agenda-2030.fr/odd/17-objectifs-de-developpement-durable-10> [Consulté le 14-VIII-2020].
- NOWOCKI, J. / C. MAYAUX, *L'Autre Francophonie*. Paris : Honoré Champion 2012.
- ROMESTAING, A. / SCHOENTJES P. / A. SIMON, «Essor d'une conscience littéraire de l'environnement», *Revue critique de fixxion française contemporaine* 11 (IX-2015), 1-5. URL : <https://www.revue-critique-de-fixxion-francaise-contemporaine.org/rcffc/article/view/11.01/996> [Consulté le 14-VIII-2020].
- SCHOENTJES, P., *Ce qui a lieu. Essai d'écopoétique*. Marseille : Wildproject 2015.
- SCHOENTJES, P., «L'écopoétique : quand 'Terre' résonne dans 'littérature'», in : Bolchi, E. / D. Vago : *Ecocritica ed ecodiscorso. Nuove reciprocità tra umanità e pianeta*, numéro thématique de *L'analisi linguistica et letteraria*. Milano : EDU-Catt, Università Cattolica 2016, 81-88.
- SOTO, A-B., «Dans l'eau je suis chez moi : esquisse autofictionnelle de l'autre francophonie» in *Anales de Filología Francesa* 27 (2019), 347-364.
- TODOROV, T., *L'homme dépaycé*. Paris : Seuil 1996.
- VERÉZUBOVA, E., «Le champ lexical de l'eau et son imaginaire dans les cultures française et russe : une étude comparative», in : *Palabras e imaginarios del agua / Les mots et les imaginaires de l'eau. XXV Coloquio AFUE*. Valencia : Universitat Politècnica de València 2017.